

Le crépuscule des dieux selon Bill Viola

Au Guggenheim Bilbao, le vidéaste américain revit en 27 oeuvres dans l'architecture cathédrale de Frank Gehry.

Le Figaro · 22 Jul 2017 · VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle ENVOYÉE SPÉCIALE À BILBAO

Comme un opéra, l'art a besoin d'espace et de ligne. Avec le Guggenheim Bilbao et l'architecture extrême de Frank Gehry, le vidéaste américain Bill Viola, 66 ans, trouve un cadre vaste comme l'univers. Avec ses arabesques blanches, ses hauteurs infinies de cathédrale, ses recoins enfantins et ses grottes immenses comme des secrets, il redonne une majesté et une échelle universelle à ses 27 oeuvres. De 1976 à 2014, elles suivent le fil de l'eau et ne parlent que de la condition humaine. Paris a déjà eu sa rétrospective «Bill Viola» en 2014 au Grand Palais. Mais les galeries nationales - zigzag réparti sur deux étages - ne brillent pas par leur charme de simples boîtes. Et le commissaire parisien, Jérôme Neutres, a plutôt cherché à oblitérer le lieu en plongeant le tout dans le noir. À Bilbao, c'est l'exact contraire. Et l'architecture de Gehry qui défie tant les peintres par sa démesure sied cette fois à Bill Viola, wagnérien dans l'âme.

Le plan de la commissaire Lucía Aguirre ressemble à une fleur asymétrique tout en excroissances et en pétales. Après des années au Guggenheim Bilbao, monument du renouveau basque qui fête officiellement ses 20 ans en octobre, cette historienne de l'art a appris à apprivoiser l'architecture de Frank Gehry et à y faire s'épanouir les artistes. Après avoir réaccroché les grands formats et les ensembles de l'exposition «Abstract Expressionism» venue de la Royal Academy de Londres, la voici plongée en apnée dans le monde fluide et métaphysique de Bill Viola. L'écran nu de Tristan et Isolde trône de ses 8,07 m de haut, serment de géant, dans la salle énorme qui a la forme d'un coquillage inconnu, tombé du cosmos.

L'entrée en matière opère comme par magie avec Un récit qui tourne lentement (Slowly Turning Narrative), installation de 1992 avec un écran central rotatif. D'un côté, le visage de l'artiste jeune et brun, image en noir et blanc étirée jusqu'au masque par le lent mouvement. Bill Viola récite des mantras qui ont l'effet d'un métronome. De l'autre, une projection en couleurs où se mêle sur le plan miroir le reflet des visiteurs. Le procédé a l'air simple (erreur). Il vous invite dans un royaume de sensations, celui des rêves ou celui de l'enfance.

« Rétrospective Bill Viola », jusqu'au 9 novembre au Musée Guggenheim Bilbao (Espagne).